

# L'Electeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année---No. 28.

A. GUERARD & CIE

Quebec, 24 Novembre 1866.

## L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI.

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 150 par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 100 pour la campagne. Ceux qui discontinuent doivent le faire par écrit, et au mois avant l'expiration de leur abonnement.

### Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	
2 insertions	\$ 0.38
4	0.63
8	1.25
24	2.00
48	3.75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	
2 insertions	\$ 0.50
4	0.85
8	1.50
24	3.00
48	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, au Bureau de L'ELECTEUR, à

A. GUERARD et Cie.

### L'ELECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Port, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, Libraire, Basse-Ville; M. Belierve et Laforce, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marié, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, Libraire, J. Williams Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

### LA MORT D'UN ENFANT.

Tu connais au jardin toutes les belles roses, Toutes les belles fleurs nouvellement écloses : Mère, au lieu de pleurer, va vite les cueillir, Puis, portant à la Vierge une fraîche guirlande, Dis-lui : — C'est la dernière offrande D'un pauvre enfant qui va mourir !

Lorsque je serai mort, écoute bien, ma mère, Aux genoux du bon Dieu je ferai ma prière Et, joignant les deux mains, je lui dirai tout bas Qu'il te fasse venir, ô ma mère chérie, Car, pour me tenir compagnie, Je n'aurai personne là-bas.

### II.

Mais, j'y pense à présent ! tu dois être bien lasse ! Chacune de tes nuits à mon chevet se passe Tu seras mieux après, tâche de sommeiller !... Allons... attends un peu que mon bras te soutienne. Mets ton front près du mien et ta main dans la mienne. Et puis dors maintenant... et moi, je vais veiller !

Non ! non ! ne t'endors pas... non !... ouvre ta paupière Tu n'auras pas le temps de sommeiller, ma mère !

Mets ta main sur mon cœur que je sens déchirer... Oh ! près de mon chevet accourez tous bien vite; Embrasse-moi, ma sœur... oh ! ma pauvre petite... Comme tes yeux sont gros à force de pleurer... C'est que tu m'aimais tant !... quelquefois pour ton frère Il faudra faire au ciel une courte prière. Adieu... je n'irai plus t'embrasser au réveil... Oh ! j'ai vraiment bien froid... Oh ! tout mon corps... [Frissonne !] Mais où donc êtes-vous ?... je ne vois plus personne... Oh ! mourir ce matin qu'il fait si beau soleil !

### III.

Le pauvre enfant roulait sa prunelle mobile, Il était retombé sur son lit, si débile, Qu'il ne pouvait plus se mouvoir. Et suivant les progrès de la fièvre fatale, Sa mère, avec effroi, vit sur sa lèvre pâle S'arrondir un grand cercle noir !... Puis sa petite sœur vint pâle et évanouie, Suspendre encor sa bouche à sa bouche brûlante, L'embrasser encore une fois. Et lui, montrant le ciel de sa main amaigrie, Prononça hautement le saint nom de Marie, Et fit le signe de la croix !

TERMINAND DUGUÉ

### FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

LE 24 NOVEMBRE.

### IL AURAIT QUARANTE ANS.

Lorsqu'on a vu naître son enfant, qu'on a suivi ses premiers pas dans la vie, qu'on l'a vu sourire et pleurer, qu'on l'a entendu vous appeler *petit père* en tendant vers vous ses petits bras, on croit connaître toutes les émotions paternelles, et, comme rassasié de ces bonnes joies quotidiennes qu'on goûte, on imagine déjà celles du lendemain ; on court en avant, on fouille l'avenir, on est impatient, et l'on avale le bonheur présent à longs traits, au lieu de le déguster goutte à goutte. Mais il suffit d'une maladie du bébé pour vous rendre à la raison.

Pour sentir la puissance des liens qui vous attachent à lui, il faut avoir craint de les voir se briser, pour savoir qu'une rivière est profonde, il faut avoir été sur le point de s'y noyer.

Rappelez-vous ce matin où, ayant relevé les rideaux de son lit, vous avez aperçu dans l'oreiller son petit visage pâle et amaigri. Ses yeux creusés, entourés de teintes bleuâtres, étaient à demi fermés. Vous avez rencontré son regard, qui semblait caché derrière une voile ; il vous a vu sans vous soulever. Vous lui avez dit : Bonjour, et il n'a point répondu. Sa physionomie n'exprimait qu'abattement et faiblesse ; ce n'était fait déjà plus votre enfant. Il a poussé une espèce de soupir, et ses pauvres petites trosses de nez sont affaissées. Vous avez pris ses mains longues, transparentes, aux ongles sans couleur ; elles étaient chaudes et humides. Vous les avez embrassées, ces pauvres petites mains ; mais pas un frisson n'a répondu au contact de vos lèvres.

Alors vous vous êtes retourné et vous avez aperçu votre femme qui pleurait derrière vous.

C'est à ce moment que vous vous êtes senti frissonner de la tête aux pieds, et que l'idée d'un malheur possible s'est emparée de vous pour ne plus vous lâcher. A chaque instant vous reveniez vers ce lit et souleviez de nouveaux rideaux, espérant peut-être que vous aviez mal vu ou qu'un miracle s'était opéré ; mais vous vous en alliez bien vite, avec des larmes dans la gorge ; et cependant vous tentiez de sourire pour le

faire sourire lui-même, vous cherchiez à réveiller en lui le désir des choses ; mais rien ! il restait immobile, épuisé, ne se retournant même pas, indifférent à ce que vous disiez, étranger à tout, même à vous-même.

Et que faut-il pour abattre ce petit être, pour l'éteindre à ce point ? Quelques heures seulement. Que faut-il pour l'achever ? Cinq minutes, peut-être !

On sait que la vie tient à rien dans ce corps si frêle, si peu fait pour la douleur. On sent que l'existence est un souffle, et l'on se dit :

« Si celui-ci allait être le dernier ! »

Tout à l'heure il se plaignait ! Il ne se plaint déjà plus. Il semble que quelqu'un l'entoure, l'entraîne et l'arrache de vos bras ; mais alors vous vous rapprochez de lui et le serrez presque involontairement, comme pour lui redonner un peu de votre vie à vous. Son lit est humide des sueurs de la fièvre ; ses lèvres se décolorent. Les narines de son petit nez aminci et desséché se soulèvent et s'affaissent. Sa bouche est grande ouverte. C'est elle, pourtant, cette pauvre bouche rose, qui riait si joyeusement, ce sont là les deux lèvres qui s'appliquaient contre les vôtres... et toutes les joies, les éclats de rire, les folles, les bavardages sans fin, tous les bonsheurs passés se pressent dans votre esprit, au bruit de cette respiration haletante, tandis que de grosses larmes chaudes tombent lentement de vos yeux.

Pauvre homme ! votre main cherche ses petites jambes ; et vous n'osez toucher sa poitrine que vous avez baisée si souvent de peur d'y rencontrer cette maigreur horrible que vous pressentez, mais dont le contact vous s'effraierait en sanglots...

Et puis, à un certain moment, tandis que le soleil inondait la chambre, vous avez entendu une plainte plus profonde, qui ressemblait à un cri. Vous êtes accouru, son visage était contracté, il vous a regardé de ses yeux qui ne voyaient plus...

Et tout est rentré dans le calme, le silence et l'immobilité, tandis que ses joues creusées devenaient jaunâtres et transparentes comme l'ambre de son collier.

Le souvenir de ce moment-là reste toute la vie dans le cœur de ceux qui ont aimé ; et dans la vieillesse même, alors que le temps a voilé ces douleurs, que d'autres joies et d'autres peines ont rempli les jours, le lit de l'agonisant vous apparaît encore quand on tisonne, le soir. On revoit dans la flamme qui pétille la chambre du bébé perdu, la table où étaient les tisanes, les fioles éparses, tout cet arsenal qui amène la maladie, ces petits vêtements rangés en ordre qui l'ont entendu si longtemps ; dans un coin, ses joujoux délaissés. On revoit jusque sur le papier de tenture la trace de ses petits doigts, et sur la porte des zigzags, qu'il fait avec son crayon ; on revoit ce coin tout barbouillé de traits ou de lettres ou chaque mois on le mesurait ; on le revoit jouant, courant, arrivant en nage, s'échappant dans vos bras ; etien même temps on l'aperçoit aussi fixant sur vous son regard vitreux, ou immobile et froid sous un grand linge blanc tout humide d'eau bénite.

N'est-ce pas, vieille grand-mère, que ce souvenir-là vous revient parfois, et que vous versez encore une longue larme en vous disant : « Il aurait quarante ans ! »

Et ne le savons-nous pas, chère vieille, dont le cœur saigne encore, qu'il y a sur son front de votre armoire à glace, derrière vos bijoux, à côté de paquets de lettres jaunies dont nous ne voulons pas deviner l'écriture, qu'il y a, dis-je, tout un petit musée de saintes reliques, des derniers